

XYZ. La revue de la nouvelle

Le monde dans ma chambre

Stéphan Kovacs



Numéro 53, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kovacs, S. (1998). Le monde dans ma chambre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 67–70.

Le monde dans ma chambre

Stéphan Kovacs

Je viens tout juste de terminer *Le Monde* et il est déjà vingt et une heures. Cela s'est fait en douceur, sans trop de peine, alors que j'étais confortablement installé au creux de ma tanière. Tout à l'heure, revenant d'une longue promenade dans la ville, je n'avais qu'une seule idée en tête, il n'y avait qu'un seul remède à ma fatigue, à tout mon corps rompu. Il me fallait d'abord trouver *Le Monde*, à tout prix, et ici il vaut son pesant d'or, mais il me le fallait absolument : un besoin pressant d'en savoir un peu plus long, un prétexte aussi pour m'arrêter. Ensuite, m'acheter une bouteille d'eau minérale bien fraîche, ça au moins ça se trouve plus facilement. Des cigarettes ? Non, ça va, j'en ai déjà. Et enfin, pour compléter la scène, rejoindre au plus vite mon hôtel et m'affaler sur le nuage douillet de mon lit. La paix, le repos bien mérité, après toute cette journée à parcourir la ville toujours si accablante de chaleur et de bruit — j'avais oublié à quel point. Je voulais dans le calme de ma chambre me mettre au fait de ce qui s'était passé dans le monde : il y avait presque un mois que j'étais sans nouvelles de lui. J'étais de retour depuis peu dans la capitale et je n'avais trouvé comme seul reflet de l'actualité, partout ailleurs dans le pays, que la multitude de quotidiens locaux affichant tous leurs gros titres dans une langue qui m'était totalement inconnue.

Pas grand-chose à dire, en fait, de cette lecture. Le monde ne s'est pas arrêté de tourner en mon absence — ça, bien entendu, je m'en doutais un peu —, et peut-être même tourne-t-il toujours plus vite ; le monde étant ce qu'il est. Ce n'est pas qu'il m'avait manqué à ce point avec ses sautes d'humeur imprévues, sa turbulence intempestive, non, loin de là, et j'avoue que de

m'être retrouvé ainsi, complètement coupé de lui, ne m'avait pas déplu du tout. Je n'étais pas venu jusqu'ici pour entendre ses jérémiades, j'avais beaucoup mieux à faire, mais tout au long de mon séjour, il m'avait semblé à quelques reprises que je ne sais quelles calamités effroyables s'étaient peut-être abattues sur lui, le pauvre, même si *Le Monde* aujourd'hui n'en disait mot, si aucune trace n'en subsistait plus.

Pas de catastrophe ni trop de drames, je n'y avais trouvé que sempiternels bavardages, ramassis d'anciennes querelles, les petites choses d'usage en somme et tout allait donc pour le mieux. Pourtant, pas plus tard qu'hier soir, alors que je m'étais attablé dehors à mon restaurant habituel pour manger un morceau et que j'attendais patiemment qu'on veuille bien me servir, j'avais senti un petit quelque chose. J'étais un peu en avance et le seul client à attendre mais, curieusement, aucun serveur n'était venu vers moi comme à l'accoutumée pour m'accueillir. Je n'étais pas pressé, j'avais tout mon temps, que j'occupais d'ailleurs nonchalamment à observer le va-et-vient incessant de la rue. Ici, dans sa partie la plus commerciale mêlant boutiques et restaurants, ce n'était pas l'animation qui manquait. Mais le temps, au bout d'un certain temps, s'éternisa, et la faim maligne élargissait sans cesse son petit creux. Toujours aucun serveur, pourtant la porte donnant sur l'intérieur était bien ouverte. Je me levai pour aller voir. Tous, sans exception, serveurs et employés de cuisine, debout ou assis dans la salle à manger encore vide, étaient plongés dans leur journal grand ouvert avec sa une en gros caractères rouges et noirs. L'image était saisissante, d'autant plus que je ne pouvais comprendre ce qui se passait.

Ce n'était pas la première fois qu'une situation de ce genre se produisait. La semaine précédente encore, alors que je prenais tranquillement mon café à une terrasse, c'était la population entière de la petite ville où je me trouvais qui s'était littéralement ruée vers les kiosques à journaux, un peu partout sur la place, avec une précipitation d'alerte à la bombe. Je n'en étais pas revenu et, sans rien y comprendre, j'avais observé les gens dévo-

rer leurs quotidiens avec l'avidité de tout connaître. Qui?... Quoi?... Peut-être que les gens du pays s'en faisaient pour un rien, étaient beaucoup trop sensibles, mais ils avaient, à tout le moins, un sens aigu du drame. Quoi qu'il en soit, toutes ces manifestations, à la longue, avaient piqué ma curiosité; l'homme étant ce qu'il est.

Donc, finalement rien, rien à dire ou à redire de l'actualité. Sauf que dans ce petit intermède que je m'étais alloué pour satisfaire ma curiosité, une chose merveilleuse m'était arrivée — non non, je ne m'étais pas assoupi —, une chose meilleure encore que le rêve était survenue. Comment dire?... En fait, ce qui avait été si agréable pendant cette heure entière de lecture n'était pas le fond, la matière, toutes les informations que j'avais pu lire — ça, bien entendu, vous vous en doutiez un peu —, mais plutôt la forme, la modalité du geste et de la pensée, et ce qu'il y avait tout autour de moi : être confortablement étendu sur un lit dans une chambre d'hôtel à l'étranger, avec plusieurs coussins derrière la tête, un rafraîchissement et des cigarettes à portée de la main, un ventilateur remuant l'air là-haut au plafond (car nous sommes bien dans un pays chaud), un journal à feuilleter dans sa langue après tout ce temps sans nouvelles, mais que bientôt, oui très bientôt on lira à peine, distrait, agréablement distrait par la rumeur amortie de la ville, une ville à des océans de chez soi qui, en entrant doucement par la fenêtre ouverte, nous ramène soudain à soi, puis aux autres, à la fois lointains et si proches.

Pendant que je lis *Le Monde*, le monde entre dans ma chambre. C'est celui des oiseaux, là-bas dans les arbres, une moto qui passe et pétarade, une flûtiste qui répète sa leçon — avec beaucoup d'aisance je dois dire —; le chat d'hier soir, toujours en chaleur avec ses miaulements désespérés de désir; un couple qui vient tout juste d'emménager dans la chambre du dessus, qui défait ses bagages, qui échange des propos dans une langue que je ne comprends pas — c'est beau la musique de leur voix —; une porte qui claque en bas à la réception — les courants d'air sont violents et fréquents ici —; un chien qui aboie et un autre

qui lui répond un peu plus loin, puis un autre encore — leur échange va bon train — ; une radio qui gueule une chanson à la mode, un téléphone qui sonne, n'en finit plus de sonner — non il n'y a personne, allez raccrochez — ; le ronron des automobiles sur les grandes avenues avec parfois le tintamarre de leurs klaxons qui à la chaîne se répondent, le cri d'un enfant, du papier qui se froisse dans la chambre d'à côté, une douche rafraîchissante qui déferle sur un corps exténué, un verre qui tombe et se casse avec fracas sur la céramique et puis tout à coup plus rien.

Le silence, une fraction de seconde, pour évacuer le bruit, pour amortir le coup, juste avant que la vie reprenne et se concentre. Ce sont des voix de confidences accompagnées parfois de longs baisers. Le couple du haut est maintenant bien installé. L'homme a une voix chaude et grave, qui vient de loin, qui prend toute la place. Elle, sa compagne, n'est que murmure, un bruissement d'air à peine. Ils parlent, c'est surtout l'homme qu'on entend, qui prend la parole tel un porte-étendard. Autre silence après que l'homme a parlé. Est-ce celui de l'attente ou d'un baiser ? Il reprend, cette fois beaucoup plus agité, et le son de sa voix se déplace par vagues successives, suivant son mouvement à travers l'espace restreint de la chambre, devenant très fort et vibrant lorsqu'il s'approche de la fenêtre, s'y penche peut-être. Il est sombre de sa voix grave, et elle, je ne l'entends que de son silence acquiescer. Son propos est sans doute de reproche ou d'amertume ; la femme, elle, reste toujours silencieuse, assourdissante de silence. Il s'est arrêté, plus rien ne bouge, et le silence demeure, intact, se prolonge d'incertitudes. Mais là voilà qui rit à présent, qui de son rire rompt l'étreinte oppressante, un beau rire de femme, vif et franc, coulant comme une cascade. Rien d'insurmontable, en vérité, et leurs baisers reprennent pour se perdre dans la rumeur de la ville, dans ce combat singulier où toutes les forces en présence se heurtent, s'entrechoquent, avant de s'accorder.

Le monde entre dans ma chambre, et il est là, bien vivant, à ma portée, sans que j'aie à lever le petit doigt, oh ! à peine, pour tourner la page à l'occasion.